

main de M. Des Lauriers, que je suis aise de te revoir!...

Stéphane passa de la crainte à la surprise.

—Viens donner la main au compagnon d'enfance de ton père, mon cher fils, dit M. D..., viens.

Stéphane obéit avec quelque hésitation.

—Que signifie tout ceci, Monsieur? demanda-t-il avec inquiétude.

—Vous allez le savoir, mon cher enfant, dit M. Des Lauriers avec une douce gaieté; permettez-moi de vous appeler ainsi... Que ce jour où j'ai découvert le plus noir des forfaits soit en même temps celui du bonheur le plus pur et le plus délicieux. Maurice, allez chercher ma fille.

Helmina parut aussitôt, suivie de Julienne et de Madelon.

—Grand Dieu! que vois-je! Helmina... la fille du brigand!

—Non, Stéphane... la fille d'un honnête homme... ma fille, si vous l'aimez mieux.

—Helmina, votre fille? répéta Stéphane.

—Mais c'est incroyable, dit M. D...

—Dieu des bons anges, que nouvelle! s'écria Madelon en frappant des mains.

—Je suis trahi, dit maître Jacques en tombant sur une chaise; tout est découvert!

—C'est donc vrai, dit Stéphane.

Puis se jetant aux genoux de M. Des Lauriers:

—Je l'aime, Monsieur; permettez qu'elle soit mon épouse.

Il ne put en dire davantage; il porta les yeux sur Helmina, qui rougit et vint tomber dans les bras de son père!...

—Soyez heureux, mes chers enfants, dit M. Des Lauriers, attendri jusqu'aux larmes et en leur joignant les mains; nous permettons votre union, que Dieu la bénisse!... Soyez heureux.

—Puissiez-vous apprendre dans ce passage subit de l'infortune au bonheur le plus parfait à ne

jamais désespérer de la Providence, dit M. D... en embrassant ses deux enfants.

—Oh! bon saint Antoine, dit Madelon, ça va faire un beau p'tit mariage rachvé.

—Eh bien! Stéphane, vous allez donc enfin être heureux, dit Emile en lui serrant la main; je suis content, je vous en félicite.

—Et moi aussi, dit Maurice, je veux apprendre de vous à goûter la joie de l'honnête homme.

Helmina n'avait pu résister à cette scène si délicieuse et si touchante, à laquelle son cœur était encore tout à fait inaccoutumé; elle s'était évanouie sur le sein de son père. Tandis que tout le monde s'empressait tumultueusement autour d'elle, maître Jacques ouvrit une fenêtre qui donnait dans la cour et s'évada sans que personne y prit garde. Ce ne fut qu'après qu'Helmina fut parfaitement revenue à elle que l'on s'aperçut de son absence.

—Il s'est sauvé, dit Maurice; je vais courir après.

—Non, non, mon brave, dit M. Des Lauriers; laissez-le aller, le malheureux; que Dieu ait pitié de lui. Et vous, mes amis, ajouta-t-il en s'adressant à Julien et à Maurice, puisqu'il est bien vrai que vous voulez abandonner le sentier du crime...

—Quoi! dit Madelon en interrompant, t'as été voleur, toi, Maurice... oh ben! c'est affreux, ça.

—Pardon, Madelon, dit Maurice en se jetant dans ses bras, pardon.

—Tous est pardonné dans ce beau jour, dit M. Des Lauriers; ne pensons plus au passé. Je suis sur le point d'acheter deux terres dans une campagne voisine, Julien en cultivera une et toi l'autre; nous irons vous voir de temps en temps, ce sera notre promenade favorite.

—Mon père, dit Helmina, Julienne restera avec nous.

—Non, Helmina, il faut qu'elle suive son père; mais je te donnerai une autre compagne, Elise, la

filles de Mme La Troupe. Quant à cette dernière, je vais tout faire en mon pouvoir pour l'arracher des mains de la justice.

—Hélas! Monsieur, dit Stéphane, vous ne pourrez accomplir cette bonne action: la malheureuse s'est empoisonnée de désespoir.

—O mon Dieu! s'écrièrent à la fois Emile, Helmina et Julienne.

—Et sa petite fille, où est-elle? demanda M. D. Elle doit être chez moi à présent: j'ai donné ordre à Magloire d'aller la chercher.

—C'est bien, tout est terminé maintenant.

—Oui, dit M. Des Lauriers, et il ne nous reste plus qu'à fixer le mariage de Stéphane avec Helmina à demain; nous épargnerons autant que possible le trop d'éclat et de tumulte. Vous êtes tous de la noce, mes amis; c'est un repas de famille où il vous faut assister.

Le dénouement est facile à prévoir.

Il n'est que cinq heures; l'aurore vient de disparaître, et les conviés sont déjà sur pied. Il n'y a pas jusqu'à Magloire qui a endossé l'habit de drap vert à l'antique, et se pavane sous un énorme chapeau de castor à longs poils et à larges bords.

La cloche tinte; on se met en marche, et on suit gaiement la route de l'église...

Puis un tumulte se fait entendre, et on aperçoit une foule qui se presse autour d'un cadavre. M. Des Lauriers et M. D..., en approchant de plus près, reconnaissent le corps d'un noyé: c'est celui de maître Jacques.

—N'en parlons pas, dit M. D... cela pourrait peut-être troubler notre petite fête.

Une heure après les fiancés sont unis, tout est fini heureusement. Le reste de la journée se passe gaiement comme le jour d'une noce, et, le soir, le soleil se couche radieux pour les nouveaux époux.

FIN

PAGES CANADIENNES OUBLIÉES

LA TERRE PATERNELLE⁽¹⁾

NOUVELLE, PAR PATRICE LACOMBE

I

UN ENFANT DU SOL

Parmi tous les sites remarquables qui se déroulent aux yeux du voyageur, lorsque, pendant la belle saison, il parcourt le côté nord de l'île de Montréal, l'endroit appelé le "Gros Sault" est celui où il s'arrête de préférence, frappé qu'il est par la fraîcheur de ses campagnes et la vue pittoresque du paysage qui l'environne.

La branche de l'Outaouais qui, en cet endroit, prend le nom de "rivière des Prairies", y roule ses eaux impétueuses et profondes, jusqu'au bout de l'île, où elle les réunit à celles du Saint-Laurent. Une forêt de beaux arbres respectés du temps et de la hache du cultivateur couvre dans une grande étendue la côte et le rivage. Quelques-uns, déracinés en partie par la force du courant, se penchent sur les eaux, et semblent se mirer dans le cristal limpide qui baigne leurs pieds. Une riche pelouse s'étend comme un beau tapis vert sous ces arbres dont la cime touffue offre une ombre impénétrable aux ardeurs du soleil.

L'industrie a su autrefois tirer partie du cours rapide de cette rivière, dont les eaux alimentent aujourd'hui deux moulins, l'un sur l'île de Montréal, appelé "moulin du Gros Sault", et naguères la propriété de nos seigneurs; et l'autre, presque en face, sur l'île Jésus, appelé "Moulin du Crochet", appartenant à MM. du séminaire de Québec.

Le bourdonnement sourd et majestueux des eaux, l'apparition inattendue d'un large radeau chargé de bois entraîné avec rapidité au milieu des cris de joie des hardis conducteurs, les habitations des cultivateurs situées sur les deux rives opposées à des intervalles presque réguliers, et qui se détachent agréablement sur le vert sombre des arbres qui les environnent, forment le coup d'oeil le plus satisfaisant pour le spectateur.

Ce lieu charmant ne pouvait manquer d'attirer

l'attention des amateurs de la belle nature; aussi, chaque année, pendant la chaude saison, est-il le rendez-vous d'un grand nombre d'habitants de Montréal, qui viennent s'y délasser, pendant quelques heures, des fatigues de la semaine, et échanger l'atmosphère lourde et brûlante de la ville contre l'air pur et frais qu'on y respire.

Parmi les habitations de cultivateurs qui bordent l'île de Montréal en cet endroit, une se fait remarquer par son bon état de culture, la propreté et la belle tenue de la maison et des divers bâtiments qui la composent.

La famille qui était propriétaire de cette terre, il y a quelques années, appartenait à une des plus anciennes du pays. Jean Chauvin, sergent dans un des premiers régiments français envoyés en ce pays, après avoir obtenu son congé, en avait été le premier concessionnaire, le 20 février 1670, comme on peut le constater par le terrier des seigneurs; puis il l'avait léguée à son fils Léonard; des mains de celui-ci elle était passée par héritage à Gabriel Chauvin, puis à François, son fils. Enfin, Jean-Baptiste Chauvin, au temps où commençait notre histoire, en était propriétaire comme héritier de son père François, mort depuis peu de temps, chargé de travaux et d'années. Chauvin aimait souvent à rappeler cette succession non interrompue de ses ancêtres, dont il s'enorgueillissait à juste titre, et qui comptait pour lui comme autant de quartiers de noblesse. Il avait épousé la fille d'un cultivateur des environs. De cette union il avait eu trois enfants, deux garçons et une fille. L'aîné portait le nom de son père; le cadet s'appelait Charles, et la fille Marguerite. Les parents, par une coupable indifférence, avaient entièrement négligé l'éducation de leurs garçons; ceux-ci n'avaient eu que les soins d'une mère tendre et vertueuse, les conseils et l'exemple d'un bon père. C'était sans doute quelque chose, beaucoup même; mais tout avait été fait pour le cœur, rien pour l'esprit. Marguerite là-dessus avait l'avantage sur ses frères. On l'avait envoyée passer quelque temps dans un pensionnat, où le germe des plus heureuses dispositions s'était développé en elle; aussi c'était à elle qu'était dévolu,

chaque soir, après le souper, le soin de faire la lecture en famille; les petites transactions, les états de recette et de dépense, les lettres à écrire et les réponses à faire, tout cela était de son ressort et lui passait par les mains, et elle s'en acquittait à merveille.

Cependant, malgré le défaut d'instruction des chefs de cette famille, tout n'en prospérait pas moins autour d'eux. Le bon ordre et l'aisance régnaient dans cette maison. Chaque jour, le père, au dehors, comme la mère à l'intérieur, de l'élevaient à leurs enfants l'exemple du travail, de l'économie, et ceux-ci les secondaient de leur mieux. La terre, soigneusement labourée et ensemencée, s'empressait de rendre au centuple ce qu'on avait confié dans son sein. Le soin et l'engrais des troupeaux, la fabrication des diverses étoffes, et les autres produits de l'industrie, formaient l'occupation journalière de cette famille. La proximité des marchés de la ville facilitait l'exportation du surplus des produits de la ferme, et régulièrement une fois la semaine, le vendredi, une voiture chargée de toutes sortes de denrées, et conduite par la mère Chauvin, accompagnée de Marguerite, venait prendre au marché sa place accoutumée. De retour à la maison, il y avait reddition de comptes en règle. Chauvin portait en cette le prix des grains, du fourrage et du bois qu'il avait vendus; la mère, de son côté, rendait compte du produit de son marché; le tout était supputé jusqu'à un sou près, et soigneusement enfoncé dans un vieux coffre qui n'avait presque servi à d'autre usage pendant un temps immémorial.

Cette scrupuleuse exactitude à toujours mettre au coffre, et à n'en jamais rien retirer que pour les besoins les plus urgents de la ferme, avait eu pour résultat tout naturel d'accroître considérablement le dépôt. Aussi le père Chauvin passait-il pour un des habitants les plus aisés des environs; et la commune renommée lui accordait volontiers plusieurs mille livres au coffre, qu'en père sage et prévoyant il destinait à l'établissement de ses enfants.

La paix, l'union, l'abondance, régnaient donc

(1) Cette belle nouvelle canadienne, à la couleur locale remarquablement fidèle, fut publiée pour la première fois en 1846.